



# LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de *M<sup>lles</sup> Romain*, rue de la Chaussée d'Antin, 18 — Paille de Fleischelle, rue Richelieu, 95.  
 Robe de soie et Robe de Mousseline de *M<sup>me</sup> Valerie Monnier*, rue d'Antin, 20 — Umbrelle de *M<sup>me</sup> Lemarchal*,  
 boulevard Montmartre, 17 — Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse

Ayuntamiento de Madrid





## MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Nous n'avons pas encore fait partir les albums qui reviennent à nos abonnés d'Alby, — Angoulême, — Avignon, — Bragnas, — Béziers, — Bordeaux, — Castillon, — Castelnaud, — Saint-Claude, — Grenoble, — Marennes, — Montauban, — Nîmes, — Parthenay, — Pontivy, — Tala, — Toulouse et autres villes pour lesquelles le port coûtera aux abonnés plus de 2 fr. Nous pensons qu'il vaut mieux attendre que ces souscripteurs nous envoient 2 fr. pour l'affranchissement de la poste.

Par le même motif, nous avons dû attendre des ordres pour les livres que ne conservent pas directement les grandes messageries.

Mais tous les albums pour lesquels nous n'avons pas reçu, dimanche prochain, le prix d'affranchissement, seront, lundi, remis aux messageries.

Nous croyons devoir également avertir nos souscripteurs que bien souvent les intermédiaires, chargés de nous remettre le prix du port de la prime, se contentent de payer le montant de l'abonnement, et donnent ainsi lieu à des plaintes et réclamations qui ne sont pas fondées.

Nos enregistrements sont faits avec la plus grande exactitude possible, et l'abonné qui ne reçoit pas ce qu'il devrait recevoir fera bien de demander, avant de se plaindre, communication de la quittance que nous délivrons à toute personne qui souscrit. Cette quittance est toujours de 30 fr. lorsque le port de la prime nous a été payé.

Mais le moyen le plus sûr d'éviter les erreurs, c'est de s'adresser directement à nous pour faire ou renouveler son abonnement, ou d'en remettre le prix aux grandes messageries.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÈNE DE V. — ISIDORE ET ANTOINE (2<sup>e</sup> et dernière partie), par XAVIER SAINTINE. — LE TRÉSOR DE L'HOTEL PARLON. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — ÉBUS ILLUSTRE.

### MODES ET FASHIONS.



On ne s'est donnée au Jardin d'Hiver n'a présenté, au point de vue de la mode, un plus véritable intérêt que celle qui y a été organisée par le Comité espagnol; là devait se trouver réunie une partie de la meilleure compagnie de Paris, donc beaucoup de belles toilettes; ni la bonne société, ni les brillantes toilettes n'ont fait défaut, et nous avons même remarqué avec plaisir que, lorsqu'il s'agissait de soulager une infortune, on ne s'occupait pas des opinions politiques des bénéficiaires. Comme on le pense bien, la fête ayant eu lieu dans un jardin, couvert d'est vrai, les dames étaient presque toutes en toilettes de ville; nous disons presque toutes, car celles qui, s'étant laissé prendre au titre pompeux de ma-





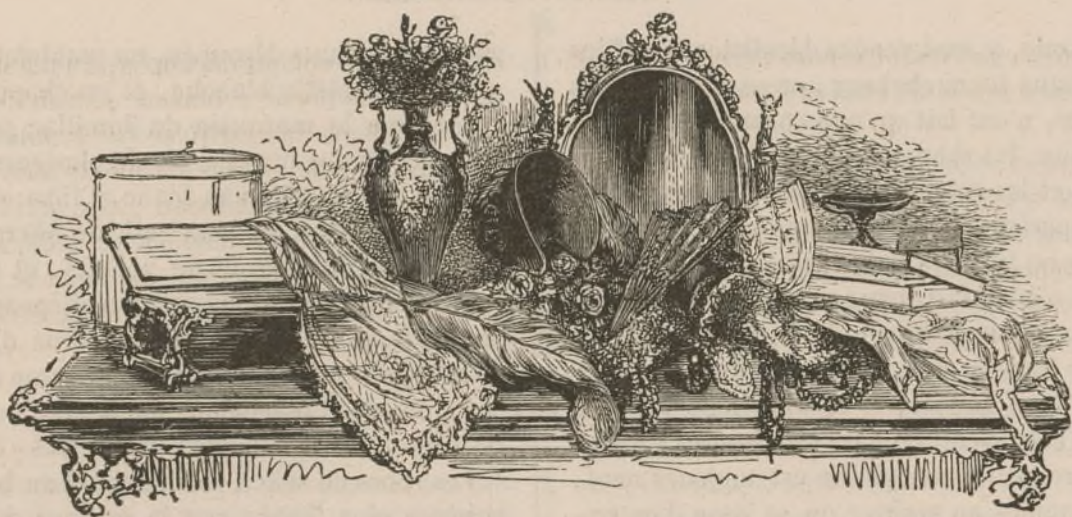
# LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M<sup>lles</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Paille de Fleischelle, rue Richelieu, 95.  
 Robe de soie et Robe de Mousseline de M<sup>lles</sup> Calvère Monnier, rue d'Antin, 20. — Umbrelle de M<sup>lles</sup> Ponsard, boulevard Montmartre, 17. — Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Nous n'avons pas encore fait partir les albums qui reviennent à nos abonnés d'Alby, — Angoulême, — Avignon, — Beaujeu, — Béziers, — Bordeaux, — Castillon, — Confolens, — Saint-Claude, — Grenoble, — Marennes, — Montauban, — Nîmes, — Parthenay, — Pontivy, — Tain, — Toulouse et autres villes pour lesquelles le port coûtera aux abonnés plus de 2 fr. Nous pensons qu'il vaut mieux attendre que ces souscripteurs nous envoient 2 fr. pour l'affranchissement de la poste.

Par le même motif, nous avons dû attendre des ordres pour les localités que ne desservent pas directement les grandes messageries.

Mais tous les albums pour lesquels nous n'aurons pas reçu, dimanche prochain, le prix d'affranchissement, seront, lundi, remis aux messageries.

Nous croyons devoir également avertir nos souscripteurs que bien souvent les intermédiaires, chargés de nous remettre le prix du port de la prime, se contentent de payer le montant de l'abonnement, et donnent ainsi lieu à des plaintes et réclamations qui ne sont pas fondées.

Nos enregistrements sont faits avec la plus grande exactitude possible, et l'abonné qui ne reçoit pas ce qu'il devrait recevoir fera bien de demander, avant de se plaindre, communication de la quittance que nous délivrons à toute personne qui souscrit. Cette quittance est toujours de 30 fr. lorsque le port de la prime nous a été payé.

Mais le moyen le plus sûr d'éviter les erreurs, c'est de s'adresser *directement* à nous pour faire ou renouveler son abonnement, ou d'en remettre le prix aux grandes messageries.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — ISIDORE ET ANTOINE (2<sup>e</sup> et dernière partie), par XAVIER SAINTINE. — LE TRÉSOR DE L'HÔTEL FOULON. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



AMAI fête donnée au Jardin-d'Hiver n'a présenté, au point de vue de la mode, un plus véritable intérêt que celle qui y a été organisée par le Comité espagnol; là devait se trouver réunie une partie de la meilleure compagnie de Paris, donc beaucoup de belles toilettes: ni la bonne société, ni les brillantes toilettes n'ont fait défaut, et nous avons même remarqué avec plaisir que, lorsqu'il s'agissait de soulager une infortune, on ne s'occupait pas des opinions politiques des bénéficiaires. Comme on le pense bien, la fête ayant eu lieu dans un jardin, couvert il est vrai, les dames étaient presque toutes en toilettes de ville; nous disons presque toutes, car celles qui, s'étant laissé prendre au titre pompeux de ma-



tinée dansante, y sont venues décolletées, coiffées de fleurs dans leurs cheveux, ne se trouvant pas en majorité, n'ont fait qu'une courte apparition : les chapeaux, les robes montantes, les mantelets, les châles et les écharpes de dentelle ont pu régner sans partage. Il est vrai que jamais royauté de chiffons ne fut plus riche, plus fraîche et plus variée; et c'était fort heureux! qu'aurait-on fait à cette charmante matinée dansante et musicale où l'on ne dansait pas, où la musique toute de danse devenait inutile, si le plaisir de voir des toilettes n'était venu en aide aux invités? Il faut bien le dire, ce vieux plaisir est toujours neuf, pour les femmes au moins : on se lasse d'entendre des chansonnettes de Levassor, d'admirer les airs vieillots d'une naine, d'entendre des airs de valse et de polkas, mais jamais on ne se lasse d'admirer ou de critiquer des parures. Qu'on ne croie pas que nous blâmons cette disposition, non certes : qui voudrait lire nos articles futiles, si l'on ne s'occupait plus de modes? que deviendraient la beauté des femmes, les plaisirs du monde!... la coquetterie, la parure, c'est le soleil des salons!

Les capotes de crêpe et de tulle étaient toutes ornées de fleurs; beaucoup avaient des ornements de paille en place des coulisses. Les chapeaux de paille de riz, de paille d'Italie ou de paille de fantaisie, de forme un peu moins fermée et sans bavet, étaient aussi garnis de fleurs à large feuillage pointu, ou de fleurs mêlées de longues herbes de saule ou du même genre.

Nous citerons comme jolis ensembles de toilettes celles de quelques dames :

Madame la comtesse Truguet portait un chapeau de paille forme ronde ornée d'une plume blanche enroulée autour de la calotte, et un mantelet de dentelle noire sur une robe vert-de-mer à corsage montant et à jupe garnie de deux hauts volants de dentelle noire; — madame la comtesse de Behague avait une capote de tulle ou de crêpe blanc très-transparente, brodée d'une petite passementerie lui donnant l'aspect d'un chapeau de dentelle et ornée de chaque côté de la tête d'une touffe de roses couleur maïs-rosé mêlées d'herbes jaunes, et un mantelet de dentelle-anglaise sur une robe de taffetas glacé maïs, garnie de quatre volants non espacés, ayant au bas une bande tissée dans l'étoffe plus foncée formant bordure; le corsage très-montant, juste, et à manches justes ouvertes du bas, arrondies et bordées d'une frange qui laissait voir des sous-manches de dentelle; — madame la marquise de Las Marismas avait une capote de dentelle noire, et un châle double en dentelle noire sur une robe rayée fond violet; — madame la princesse Michel Gallitzin : robe rayée rose faite en redingote; capote blanche lisérée de paille; mantelet blanc; — madame la marquise de La Rochejaquelein avait une robe de soie paille

garnie de volants découpés, un mantelet de même garni de dentelle blanche, et un chapeau paille.

Madame la marquise de Jumillac portait une robe de taffetas lilas garnie de plusieurs rangs de franges, et un chapeau blanc et lilas. — On remarquait encore mademoiselle de Sèvres en robe de barège bleu garnie de volants, et mademoiselle Cabarus, très-jolie sous un chapeau de paille de riz à la Clarisse Harlowe, orné d'une fleur d'eau rosée à long feuillage; madame de Saily, madame de Castellane, madame Duchâtel, et beaucoup d'autres dames toutes très-élégantes.

Les robes de soie à volants tissés au bas, d'une bordure plus foncée que la couleur de la robe, sont décidément très à la mode; il s'en porte aussi beaucoup sans volants, mais ayant au bas plusieurs raies espacées, larges d'environ trois doigts, de nuance plus foncée que la robe.

On pose les volants assez souvent par paquet de quatre au bas, trois plus haut après un espace, et trois autres pour finir avec le même espace, ce qui garnit la jupe presque entièrement. Le gros-bleu glacé de blanc est toujours en faveur, ainsi que le tourterelle ou écru; c'est du reste une couleur qui a changé de nom à différentes époques : on l'a nommée ventre de biche, noisette; sa plus grande vogue fut lorsqu'elle s'appelait *couleur des cheveux de la reine*. Voici l'anecdote qui donne l'origine de ce nom :

La reine Marie-Antoinette ayant choisi une robe de couleur rembrunie, le roi dit en riant : « C'est couleur de puce! » et à l'instant toutes les femmes de la cour voulurent des taffetas puce. La manie passa aux hommes. Les teinturiers furent occupés à travailler les nuances nouvelles; on distingua entre la vieille et la jeune puce, et l'on sous-divisa les nuances mêmes du corps de cet insecte : le ventre, le dos, la cuisse, la tête. Cette couleur dominante semblait devoir être celle de l'hiver. Les marchands, intéressés à multiplier les modes, ayant présenté des satins à la reine, Sa Majesté choisit principalement un gris cendré; Monsieur s'écria que c'était couleur des *cheveux de la reine*! A l'instant la couleur puce tomba, et l'on dépêcha de tous côtés sur Paris des valets de chambre pour demander des velours, des ratines, des draps de cette couleur; et dans ceux-ci certains coûtaient, la veille de la Saint-Martin, quatre-vingt-six livres l'aune : leur prix courant était de quarante à quarante-cinq livres.

Il ne viendrait aujourd'hui à personne l'idée de donner le nom de puce à une couleur, nous sommes bien trop délicats sur les noms; cependant, comme il était juste, il est resté, tandis que l'autre a été plusieurs fois changé.

Les redingotes brodées devant en tablier deviennent très-nombreuses. On fait aussi pour la campagne des robes de piqué, dit anglais, de couleur nankin dont les corsages sont justes, ouverts



du bas en gilet et à caraco derrière, qu'on brode en petite soutache blanche; la broderie suit le bord du caraco, du bas du corsage et des devants. Les manches de ces redingotes sont en Amadis; nous en donnerons, dimanche prochain, le modèle et le patron, afin que nos abonnées aient le temps de se mettre en mesure avec la mode pour leurs toilettes de campagne.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Capote de dentelle ornée de fleurs. Robe de soie brochée tourterelle et bleu, à devant brodé au passé et point de chaînette, corsage à revers brodé. Manches justes froncées au coude.

Chapeau de larges pailles cousues orné d'un bouquet de coquelicots, pâquerettes et paille de maïs. Robe de mousseline de soie garnie de volants festonnés en soie.

#### PATRONS.

Dans le numéro prochain nous donnerons un joli costume de campagne (un corsage à caraco), accompagné du patron de cette robe qui doit avoir un grand succès.

### ISIDORE ET ANTOINE.

(SUITE ET FIN.)

Un jour, Antoine, se promenant avec son fils, près de la ville, sur les bords de la Scarpe, du côté des écluses, — c'était en 1780, Victor avait alors six ans, — vit sortir du Val-Masset, petit herbage entouré de haies vives, un individu qui semblait déclamer en gesticulant. Les poètes sont rares dans l'ancienne province d'Artois. Antoine le prit d'abord pour un fou, et comme son fils, partageant sa croyance et commençant à s'effrayer, le tirait par la basque de son habit pour le faire rentrer en ville, il obéissait au mouvement de l'enfant, quand son nom fut jeté au loin par le déclamateur.

Ce nom, ce seul mot suffit. Une sensation à lui inconnue depuis bien long-temps, celle de la peur, le saisit tout à coup. Quelle en est la cause? Est-ce la honte de se retrouver devant son compagnon d'enfance, si différent de ce qu'il était autrefois, si parjure à ses serments de collège? Est-ce un pressentiment de la fatale influence que doit encore exercer sur lui cet homme? car c'est bien lui; il ne s'y est point trompé une seconde! Ses traits se contractèrent, sa poitrine se gonfla, et, à peine remis de son émotion, il sentit déjà une des mains d'Isidore presser la sienne, tandis que l'autre tombait familièrement sur son épaule, et de sa voix aigre : « Ah! te voilà! » dit-il; et il sembla à l'honnête brasseur d'Arras que le mauvais génie

reprenait possession de son âme. Aux yeux du nouvel arrivant, ce trouble ne fut que celui de la joie et de la surprise.

« Il s'est passé bien des choses depuis que nous ne nous sommes vus, dit Antoine, à peu près devenu maître de sa pensée : j'ai mille félicitations à t'adresser sur tes succès dans les concours universitaires et même dans les études du droit.

— Oui, répondit Isidore d'un ton de nonchalance affecté : j'ai travaillé depuis toi! Que veux-tu! une fois ma tête débarrassée de ce fatras de billevesées mystiques dont la mère Lépicié l'avait remplie, il a bien fallu y fourrer autre chose; j'y ai mis du grec, du latin, et peut-être mieux que ça. »

Ce propos soulagea Antoine et lui rendit une contenance plus ferme.

« Vois-tu, reprit Isidore, je respecte la religion, et je n'oublierai jamais ce que je dois à l'abbé Proyard et à notre chère évêque, M. de Conzié; mais le temps est venu où il faut songer aux intérêts de la terre et non à ceux du ciel; le meilleur moyen d'honorer Dieu, c'est d'être utile aux hommes! Je viens d'être reçu avocat; eh bien, si je puis, je concourrai de toutes mes forces à mettre fin à ce grand procès qui depuis trop long-temps se débat entre les esclaves et les tyrans. »

Il parla avec enthousiasme de l'organisation des républiques anciennes.

« En effet, lui dit Antoine, on m'a appris que notre professeur Hérivaux t'avait surnommé *le Romain*!

— C'est vrai, et j'en suis fier! » Et il entama une longue thèse en faveur de l'humanité.

« C'est là sa nouvelle marotte, pensa Antoine : voilà bien la marche habituelle de son esprit : il n'est plus dévot ni illuminé, le voilà philosophe en attendant un nouveau revirement! » Et il ne s'en inquiéta pas davantage.

Pendant cette conversation, le petit Victor, toujours s'effrayant des gestes multipliés et de la voix glapissante de l'étranger, redemandait à grands cris sa mère. Les deux anciens amis se séparèrent donc en promettant de se revoir, et souvent, car Isidore était revenu dans Arras pour y exercer sa profession d'avocat.

A la première visite qu'il fit à la *Branche d'Acacia*, dès que la femme d'Antoine l'aperçut, elle sentit en elle un vif mouvement de répulsion; sitôt qu'elle l'eût entendu, elle le prit en horreur et conjura son mari, les mains jointes, de rompre avec cet homme, qui lui serait fatal. Sublime privilège des âmes aimantes, à qui se révèle presque toujours, comme d'instinct, le péril caché qui menace les objets de leur affection!

Antoine attribua d'abord à des raisons vulgaires la répugnance de sa femme pour son ex-condisciple. « Sa laideur, son visage pâle et stigmatisé de la petite vérole l'ont seuls prévenue contre



Isidore, se dit-il; puis quelle femme ne jalouse pas les amis de son mari! » Il la railla de ses appréhensions. Pour la première fois sa parole ne put la convaincre; elle insista, le suppliant, au nom de son fils, de ne point recevoir cet homme chez lui! Quoi, c'est au nom de leur enfant qu'il lui prit ce courage, cette force inaccoutumée de résistance et de supplications! Que craignait-elle donc? Elle-même peut-être l'ignorait; et cependant si elle avait pu convaincre son mari, elle sauvait la vie de son fils, elle se sauvait elle-même!

Mais Antoine résista: bien plus, pour la guérir de ce qu'il appelait ses folles préventions, il invita dès le lendemain son ami à dîner et contraignit sa femme à le servir.

Vers la fin du repas, excité par le vin, le convive tint, sur les gens titrés, sur la cour et sur les courtisans, des propos que le maître de la maison n'approuva pas plus que les autres.

Dès qu'Isidore fut parti, la mère Antoine prit en main la cause de sa bru:

« Tu as voulu le recevoir, tu l'as reçu, c'est bien, dit-elle à son fils, tu es le maître! mais sais-tu qui vient de s'asseoir à ta table? Quoi- qu'ils soient originaires du pays, beaucoup ignorent la chose: car son père a changé de nom par ordre de la justice, et n'est revenu ici qu'après un long exil!

— Comment! fit Antoine.

— Oui, et certes, si je n'étais poussée à bout, je ne révélerais point ce fait; car je n'aime point à nuire à mon prochain, surtout à l'égard d'un garçon que notre digne évêque a pris en pitié, bien qu'il sache d'où il sort!

— Mais d'où sort-il, enfin? s'écria Antoine.

— Ne te l'a-t-il pas dit, puisqu'il est ton ami?

— Si je le lui demande, il me le dira.

— Ainsi-soit-il, murmura la mère: je n'ai déjà que trop parlé; car ce que j'en sais m'a été confié, et je l'aurais oublié s'il n'avait pris soin de me le rappeler par ses discours. Crois-moi cependant, il ne peut rien venir de bon de cette race-là. »

Il était de la destinée d'Antoine de résister à ceux qu'il aimait et de n'être sans force et sans volonté que vis-à-vis de lui. Il continua donc de le voir et de le recevoir. Le pompeux appareil de philosophie républicaine fastueusement développé par l'avocat avait d'abord peu de prise sur le brasseur; il s'en inquiétait faiblement: tout cela lui semblait une amplification de ce qu'il avait autrefois traduit lui-même au collège, et par conséquent ne lui causait guère que de l'ennui par réminiscence. Mais ces principes, s'ils étaient attaqués par sa femme ou par sa mère, il croyait sa vanité intéressée à les soutenir. Il les défendait contre elles avec violence, avec emportement, et, à force de les défendre, il finit par les adopter.

Il les adopta surtout lorsqu'il vit poindre ce

temps où les prédictions de son ami semblaient près de s'accomplir.

La révolution n'était pas encore en marche, mais tout l'annonçait. Dans la maison d'Antoine on cessa de lutter contre des idées devenues les siennes: de ce côté, tout était rentré dans la soumission habituelle. De même, n'ayant d'autre guide que son ancien compagnon, il s'abandonnait d'autant plus franchement à l'impulsion qu'il en recevait qu'Isidore avait repris sur lui une vraie supériorité par une instruction plus complète et l'acquisition de connaissances réelles.

Les années s'écoulèrent; les succès du nouvel avocat à la Cour royale d'Arras, le renom littéraire dont il jouissait dans cette ville, où il venait d'être nommé président de l'Académie, semblèrent assez justifier l'engouement d'Antoine pour lui. Néanmoins, malgré cette intimité de tous les instants, Antoine n'a pas encore osé solliciter une confiance d'Isidore au sujet de ce secret dont sa naissance est voilée; vingt fois il a voulu diriger l'entretien de ce côté, mais il est resté en route. « Ce secret, l'ignore-t-il lui-même, se dit Antoine, ou ma mère a-t-elle été abusée par quelques bruits menteurs, comme il en circule tant dans les petites villes? » Il finit par se le persuader, et il n'y songeait plus, quand une circonstance inattendue vint subitement réveiller en lui ce souvenir, et donner à ses premiers doutes toute l'importance d'une certitude.

L'Académie de Metz avait mis au concours une question touchant le préjugé juridique qui déverse sur toute une famille l'infamie d'une condamnation. L'Académicien d'Arras traita le sujet sans en parler, même à son ami; il obtint le prix, et l'éclat seul du triomphe apprit à Antoine le nom du vainqueur. Mais ce sujet, traité d'une façon si mystérieuse d'abord, les rapports que devait avoir cette proposition avec les pensées secrètes de l'auteur, tout replaça Antoine sur la voie, et il résolut de forcer Isidore à ne lui plus rien cacher.

Un soir, après avoir soupé ensemble, tous deux se promenaient sur la place du Vieux-Marché, près de laquelle logeait l'avocat littéraire; celui-ci, guerroyant comme d'habitude contre les préjugés: « Il en est un, lui dit Antoine avec plus de courtoisie que de franchise, que tu as frappé entre les cornes, et qui n'en s'en relèvera pas?

— Lequel?

— Pardine! celui qui rend les enfants responsables des crimes du père, et dont ton ouvrage a si bien fait justice!

— Oui, répondit l'autre d'une voix acerbe en pressant convulsivement la main de son ami, mais il en est encore un qu'il faudra détruire aussi, et je m'en occupe; c'est le préjugé contraire! Il est temps qu'on cesse de renfermer dans le ventre d'une femme la noblesse ou l'infamie; il faut que désormais l'enfant vienne au monde



sans être jugé d'avance, sans porter sur son front une couronne de comte ou la marque du bourreau ! »

L'occasion se présentait belle pour Antoine; il ne la laissa pas échapper : « Quant à moi, tu sais si je partage tes idées sous ce rapport, comme sous bien d'autres ! Tout homme n'est, à mes yeux, que ce qu'il vaut par lui-même, fût-il issu d'un prince ou d'un bandit !

— Es-tu aussi sûr de toi que tu le penses ? répliqua Isidore s'arrêtant brusquement, croisant les bras et fixant sur Antoine, malgré les ténèbres, un regard inquisiteur : les préjugés, vois-tu, sont comme ces vers hideux qui nous rongent vivants; on s'en croit débarrassé parce qu'ils n'apparaissent point sur la peau, mais ils sont dans la chair et il faut parfois le scalpel du chirurgien pour les en arracher.

— Du moins, n'ai-je pas celui-là, dit Antoine résolument, et la preuve en est dans ma liaison avec toi.

— Comment ?...

— Qui mieux que toi pouvait traiter la question académique de Metz avec chaleur, avec indignation ? »

Isidore recula de deux pas, et, la parole haletante :

— Sais-tu donc quel était le frère de mon père ? »

Alors une voix s'éleva derrière eux, claire et distincte : « Damiens le régicide ! cria la voix.

— Le régicide ! » répéta Antoine stupéfié.

Au même instant l'horloge de la cathédrale sonna l'heure. Le premier coup sous lequel vibra le timbre causa aux deux amis un ébranlement douloureux, et une sueur froide leur tomba du front.

« Qui donc a parlé ? » dit le neveu de Damiens en se retournant d'un air de menace; mais personne ne se montra : seulement quelques fenêtres sans lumières se trouvaient ouvertes sur la place, et c'est de l'une d'elles sans doute que la voix était sortie.

Ah ! cette révélation terrible prendra aux yeux de tous un caractère plus terrible encore quand on saura que l'interlocuteur d'Antoine, l'ami de ses jeunes ans, ce zélé de la religion, puis du mysticisme, puis de l'humanité, ce neveu du régicide enfin, c'était Isidore-Maximilien Robespierre.

XAVIER SAINTINE.

### LE TRÉSOR DE L'HOTEL FOULON.

Si cela continue, ce sera à dégoûter des trésors. On en trouve, ou, si vous aimez mieux, on est sur le point d'en trouver partout.

Rue Vivienne on en cherche un, dans le nouveau quartier Rollin on en soupçonne plusieurs, et dans les caves de l'hôtel Foulon on ne peut plus donner un coup de pioche sans risquer de briser de gigantesques pots à beurre bourrés de pièces d'or.

On ne s'aborde plus sur le boulevard du Temple sans se demander si les entrepreneurs du théâtre Montpensier viennent enfin de passer à l'état de comtes de Monte-Cristo.

La position de MM. Dumas, Hostein et Vedel est réellement palpitante d'intérêt : ils savent, à n'en pas douter, que feu Foulon a enfoui dans une des parties les plus mystérieuses de son immeuble des capitaux considérables, et ces spéculateurs n'ont même acheté le vieil hôtel du boulevard du Temple que dans l'intention de trouver le trésor.

Je suis bien certain que le théâtre Montpensier n'a toujours été qu'un prétexte pour expliquer l'acquisition de ce terrain.

Alexandre Dumas, qui a lu une foule de mémoires secrets pour écrire ceux d'un médecin, a découvert ainsi l'existence du trésor Foulon, et, pour échapper au ridicule d'un homme qui démolit une maison uniquement pour chercher un trésor, il a imaginé le plan du fameux théâtre Montpensier, qui permettait de fouiller le boulevard du Temple tout entier sous prétexte de fondations.

Ce qui nous prouve bien que le théâtre Montpensier est une plaisanterie, c'est que pas un seul acteur n'est encore engagé à l'heure qu'il est.

Alexandre Dumas n'a songé jusqu'à ce jour qu'à former une superbe troupe de Limousins qui piochent, qui piochent... comme les Limousins seuls savent piocher.

Alexandre Dumas s'est dit : « A quoi bon m'inquiéter de faire dans six mois de misérables recettes de trois ou quatre mille francs, quand dans quinze jours je serai aussi riche que le calife de Bagdad ! »

Aussi, à partir de ce moment, cesse-t-il de piocher comme un écrivain pour ne plus surveiller que ses chers collaborateurs les Limousins.

Une évaluation modérée des sommes encavées dans l'hôtel Foulon porte à six le nombre des millions qui vont revoir la lumière.

Quatre millions doivent devenir la part d'Alexandre Dumas, et un million restera à chacun des deux associés; les Limousins auront pour boire les vieux pots à beurre.

Ce qui inquiète un peu Alexandre Dumas et ce qui lui fait pousser les fouilles avec une activité prodigieuse, c'est la crainte que ce trésor ne soit pas trouvé avant le 1<sup>er</sup> juin.

Vous vous contenteriez peut-être bien de trouver six millions le 2 ou le 3 juin; mais cela prouve que vous êtes moins habile financier que l'auteur de *Monte-Cristo*.



Il est impossible que, dans un trésor enfoui sous le règne de Louis XVI, il n'y ait pas une énorme quantité de pièces de trente et de quinze sous, et c'est précisément à la fin de ce mois que ces pièces seront démonétisées.

Passé ce délai fatal, les quinze sous et les trente sous ne seront plus reçus à l'hôtel de la Monnaie que pour leur valeur intrinsèque; or, intrinsèquement, ces pièces ne valent rien du tout.

### Causeries.

\*. Le plus beau des grands-duchés est sans contredit le grand-duché de Bade, et les postillons de ce grand-duché sont évidemment les plus beaux des postillons.

Ils ont des bottes-fortes comme les portaient les dragons à la bataille de Prague, un cor en bandoulière et un habit jaune-serin.

Ce cor leur sert à épouvanter le roi des Elfes, lorsqu'ils reviennent le soir le long des grandes routes, ramenant leurs chevaux au relais. Si le roi des Elfes veut les entraîner vers un noir abîme, ils n'ont qu'à faire trou la la, trou la la, et le roi des Elfes décampe comme s'il entendait de la musique de Schubert chantée par M. Wartel.

L'habit jaune-serin et le cor des postillons du duché de Bade font l'admiration de tous les voyageurs. Il n'y a que les Français qui se permettent d'en rire; il est vrai que les Français rient de tout.

Le grand-duc de Bade n'aime pas à prêter à rire aux Français, il a pour cette nation une estime profonde; il ne fait rien sans consulter M. Benazet, qui est le véritable souverain des Badois.

Dernièrement le grand-duc demanda à M. Benazet ce qu'il fallait faire pour empêcher les Français de rire de ses postillons.

« Il faut les changer, » répondit M. Benazet.

Aussitôt le grand-duc publia un décret sur la réforme du costume des postillons, et fit écrire à Munich pour demander à Cornélius un nouveau modèle d'uniforme.

Cornélius envoya un dessin qui représentait un postillon vêtu d'une légère tunique, coiffé d'un casque, chaussé de brodequins avec des ailes en guise d'éperons.

M. Benazet empêcha le grand-duc de promulguer ce nouveau modèle qui eût peut-être autant fait rire les Français que le précédent, et il conseilla au souverain de demander tout bonnement à Babin ce qu'il avait de mieux en fait de costume de postillon.

Babin expédia aussitôt l'habit complet de Chollet dans le *Postillon de Lonjumeau*.

Cependant, les postillons du duché de Bade, en apprenant la nouvelle de la réforme du costume, vinrent se jeter aux pieds du grand-duc.

« Altesse, lui dirent-ils, pourquoi changer notre uniforme? Il y a des siècles que nous le portons; nous voulons rester serin comme nos pères. Que deviendrons-nous si vous supprimez notre cor? Le roi des Elfes sautera en croupe sur nos chevaux et nous enlèvera pour nous dévorer »

Le grand-duc leur répondit de se calmer et leur montra la perruque poudrée du postillon de Lonjumeau.

« Voilà, leur dit-il, ce qui remplacera votre cor et vous protégera contre le roi des Elfes. Allez! et songez que sous peine de mort je veux qu'avant huit jours vous ayez brûlé vos habits jaune-serin. Vous m'en rapporterez les cendres. »

Ils sont sortis en pleurant, les postillons; mais aucun d'eux n'a trahi son habit jaune. Au lieu de porter ses

cendres, ils ont porté les cendres de leur pipe. Hurrah!

Ils ont caché leur habit sous leur paillasse, leur vieil habit, et ils le regardent en pleurant. Hurrah!

Et les vieux cœurs des vieux Germains ont applaudi à l'énergie de ces vaillants. Hurrah!

Tant que le Rhin coulera sur la rive allemande, les cœurs allemands chanteront l'héroïsme des postillons de Bade, qui ont conservé leur habit jaune-serin. Hurrah!

Depuis que les postillons badois ont adopté le costume Lonjumeau, les Français rient de plus belle, au grand étonnement et à la grande colère du grand-duc. L'autre jour, après un accès de rage plus violent que d'habitude, il a mandé M. Benazet.

On craint que ce ne soit pour lui faire trancher la tête.

\*. Comme je voyais chez un sellier du faubourg Saint-Antoine d'immenses diligences-omnibus sur la portière desquelles on avait peint une lyre, je demandai la raison de cet attribut.

« Monsieur, me répondit le sellier, ces diligences appartiennent à l'Opéra, et vous n'ignorez pas que ses armes sont une lyre.

— Pourquoi l'Opéra vous a-t-il commandé d'aussi vastes diligences?

— Afin de transporter ses figurants à Bologne pour suivre les répétitions de l'opéra de Rossini. Voici la diligence des hommes, voilà celle des femmes; voici pour les musiciens, voilà pour le corps de ballet. En tout, vingt-quatre diligences.

C'est donc une chose décidée, Rossini donne une partition à l'Opéra.

Il est vrai que le maestro ne veut pas se déranger; on ne lui ferait pas quitter Bologne pour douze statues. Qu'importe! s'il ne vient pas à Paris, Paris ira vers lui.

Déjà M. Scribe est parti en poste pour soumettre son libretto à l'illustre compositeur. On peut affirmer qu'à l'heure qu'il est, MM. Scribe et Rossini se sont entendus et que déjà le poème est aux trois quarts terminé.

La musique sera achevée avant deux mois.

C'est alors que commencera le service entre Paris et Bologne.

Madame Stoltz ira répéter le matin au piano de Rossini, et elle reviendra le soir jouer *la Favorite*.

Les choristes répéteront deux fois par jour, le matin et le soir; il faut que l'ouvrage soit représenté avant l'autonne. Ceux ou celles qui manqueront à la représentation du soir seront mis ou mises à l'amende.

Les dernières répétitions se feront à l'orchestre, et avec les costumes et les décors. Alors, pour la première fois peut-être, on comprendra l'importance et l'utilité du chameau en matière d'art musical.

Quand Rossini, ses amis intimes, son valet-de-chambre, son cuisinier, le corps municipal et la corporation des marchands de poisson de Bologne se déclareront satisfaits, Rossini donnera le bon à représenter.

La première représentation de l'opéra aura lieu à Bologne; ensuite Paris sera admis à jouir de ce chef-d'œuvre. On ne peut pas fixer d'une manière bien certaine la date de son apparition; cela dépend de la santé de Rossini et du temps qu'il fera à Bologne. L'auteur veut lui-même conduire l'orchestre, au moyen d'un télégraphe électrique qui partira de l'orchestre de l'Opéra et ira aboutir aux pieds du fauteuil de Rossini.

C'est le gouvernement français qui fait les frais de ce télégraphe. On pense que, dès qu'il sera établi, la première représentation de l'opéra de Rossini pourra avoir lieu.

\*. Sous le titre de *la Vierge du travail*, un de nos jeunes écrivains les plus distingués, M. Louis Lurine, vient de publier un volume renfermant une douzaine de nouvelles qui toutes se font lire avec le plus vif intérêt.

Ces petits romans en quelques pages contrastent heureusement avec les longues histoires en douze ou dix-huit volumes que tous les auteurs se croient obligés de



commencer maintenant. Il est vrai que souvent le lecteur ne se croit pas obligé de les achever.

Le volume de M. Louis Lurine a été intitulé *la Vierge du travail*, parce que dans toutes les nouvelles qui le composent l'auteur a choisi pour héros un de ces pauvres grands hommes qui ne sont pas devenus moins célèbres par leurs souffrances que par leurs travaux.

Nous voyons passer successivement ces nobles figures amaigries par les veilles, sinon même par la misère. — Voici Gilbert, Salomon de Caus, André Boule, Parmenier, Montgolfier, Pestalozzi, et d'autres travailleurs infatigables, qui, moins heureux que leurs confrères en génie, n'ont pas même vu leur nom rayonner de la même auréole de gloire.

Toutes ces nouvelles, remplies d'un intérêt qui cette fois n'est que trop réel, sont écrites dans un style qui en rehausse le mérite, aussi croyons-nous le volume de M. Louis Lurine appelé à un véritable succès.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Échec et mat*. — La partie d'échecs qui s'est jouée hier au soir à l'Odéon a vivement intéressé le public, et, disons-le tout d'abord, cette partie a été glorieuse pour le théâtre et brillamment gagnée.

Le café de la Régence en a vu peu de semblables, même dans ses plus beaux jours. Il y a eu un moment où la galerie, c'est-à-dire la salle entière, a frémi depuis le parterre jusqu'aux frises. Il n'est pas donné tous les jours de voir en présence deux rivaux comme le roi Philippe IV et le duc d'Albuquerque; le premier, assis sur le trône d'Espagne et possesseur de ce vaste empire sur lequel, comme on le disait alors, le soleil ne se couchait jamais; le second, héritier de la grande fortune de la maison d'Albuquerque et d'un grand nom qu'il venait de rehausser encore par vingt ans de combats dans les Indes.

Tous les dangers qu'a bravés le duc d'Albuquerque ne sont rien auprès de ceux qui l'attendent en Espagne, dans le palais même du roi qu'il vient de servir. Philippe IV est amoureux de la duchesse, et contre cet ennemi de son honneur le duc ne peut tirer son épée si redoutée; il est obligé d'opposer la ruse aux projets d'un rival couronné. Le lion endosse la peau du renard; mais il a beau faire, le bout de l'oreille perce toujours. Rien de plus dramatique que les détails de cette puissante lutte, qui se termine toutefois d'une façon digne des deux adversaires. Le duc est nommé ambassadeur en France et part après avoir sauvé sa femme et reconquis l'amitié du roi.

On a nommé MM. Octave Feuillet et Paul Bocage. Le succès a été très-grand. Le rôle d'Albuquerque comptera parmi les plus belles créations de Bocage. Rappelé à la chute du rideau, le brillant artiste a reparu donnant la main à madame Naptal-Arnault qui venait de contribuer pour sa part au succès de la soirée.

La pièce a été jouée avec un ensemble remarquable, ce qui ne doit pas nous empêcher de payer un tribut particulier d'éloges à Mauzin.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Juanita*. — Au lever du rideau, on aperçoit une paire d'épaulettes à cheval sur le mur d'un jardin. Ces épaulettes appartiennent à un jeune capitaine français qui prend ce chemin pour aller visiter une superbe collection d'œillets. Le capitaine aime beaucoup les œillets, et aussi un peu la belle Juanita pour qui les œillets fleurissent. Quant à la dame qui est sans contredit la plus belle fleur de son parterre, elle fleurit au bénéfice d'un sien mari, colonel espagnol très-amoureux de sa femme à ce point qu'il serait capable de la mettre à sa boutonnière, comme la plus brillante de ses décorations.

Juanita trouve le jeune capitaine de son goût, elle le préfère de beaucoup au colonel qui porte un uniforme chocolat, par un sentiment patriotique. On sait, en effet, que le chocolat a été de tout temps la couleur nationale de la Péninsule, à cause du goût immodéré du peuple espagnol pour ce genre de racahout.

Heureusement pour lui, le colonel a sauvé autrefois la vie au capitaine qui paye dignement au mari la dette de reconnaissance contractée envers le soldat. Il s'éloigne courageusement de la jeune femme qui le voit partir les yeux remplis de larmes que le soleil d'Espagne aura bientôt séchées. Le soleil ne luit pas pour autre chose, c'est la Providence et le consolateur des amants désolés. Du temps de la mythologie ils se voyaient métamorphosés en fontaines, mais nous avons changé tout cela.

Ces deux actes de *Juanita* ont obtenu un très-franc et très-légitime succès. Le deuxième acte particulièrement a été fort applaudi. Bressant, chargé du rôle du capitaine, avait à vaincre de grandes difficultés; il s'en est tiré en acteur consommé. Deschamps a représenté avec beaucoup de finesse et d'esprit un petit abbé qui se défroque en zézayant. Mademoiselle Melcy-Juanita prend une place de plus en plus digne parmi ces jeunes et belles comédiennes que possède le Gymnase.

Les auteurs nommés sont MM. Bayard et Comberousse.

\*. Bessin, basse-taille qui débutait dans le rôle de Bertram de *Robert-le-Diable*, et Dufrène, ténor, qui se faisait entendre pour la première fois dans le rôle de Raimbaut du même ouvrage, ont réussi l'un et l'autre hier à l'Opéra. Nous reviendrons sur les mérites divers de ces deux artistes. — On annonce qu'Elie se retire du théâtre à la fin de ce mois. Des regrets universels accompagneront l'excellent mime dans sa retraite. — A partir du 4<sup>er</sup> juin, premier jour de son congé, mademoiselle Carlotta Grisi dansera sur le théâtre de Drury-Lane, à Londres, où elle est engagée pour un mois; elle se rendra de là à Dublin, où huit représentations l'attendent, puis à Liverpool, où elle doit donner quatre soirées. — Le montant de la recette forcée que fera l'Opéra samedi prochain sera ajouté à la souscription ouverte pour l'érection de la statue de Rossini. — La rentrée de mademoiselle Adèle Dumilâtre a été accueillie par les plus vifs applaudissements. Celle de sa sœur, mademoiselle Sophie Dumilâtre, aura lieu dans quelques jours.

\*. Parmi les décorations destinées aux deux ouvrages que prépare l'Opéra, *le Roi David* et *le Forestier*, il y en a deux qui sont, nous dit-on, d'une très-grande beauté: celle du deuxième acte dans le premier de ces ouvrages et celle du troisième acte dans le second. Mesdemoiselles Adèle Dumilâtre, Plunkett et Robert danseront dans un divertissement qui trouvera sa place au second acte du *Roi David*.

\*. Ce n'est point *Madame de Tencin*, mais *Un Notaire* qui viendra en représentation au Théâtre-Français, après *la Vestale*. — On avait dit que, par une décision ministérielle, les dames sociétaires avaient été exclues du comité du Théâtre-Français, et nous avons démenti cette nouvelle. Quelques journaux étant revenus sur ce fait, nous nous sommes assuré que la mesure en question avait été prise en effet, mais que, sur une réclamation faite par mademoiselle Rachel au nom de ses camarades, elle avait été rapportée.

\*. Les entrepreneurs du théâtre Montpensier apportent une grande activité à la construction de leur salle. Déjà l'aile de derrière de l'hôtel Foulon est démolie, et quelques jours suffiront pour l'enlèvement des matériaux. Les fondations du nouvel édifice seront ensuite commencées sans attendre que la façade de l'hôtel qui donne sur le boulevard du Temple ait été abattue. On peut juger maintenant de l'emplacement considérable qu'occupera le futur théâtre; ce sera un des plus vastes de Paris, et,



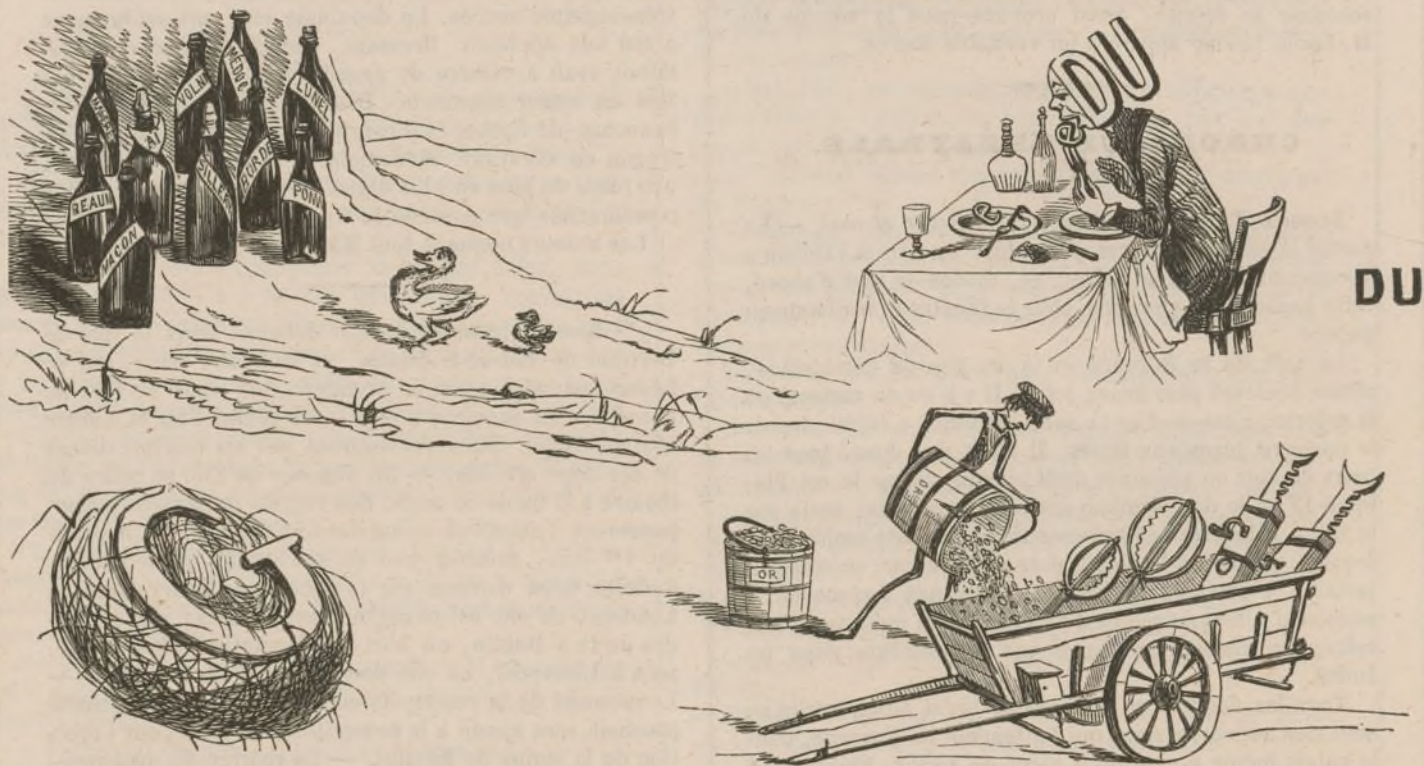
d'après les plans des architectes, MM. Séchan et Dreux, un grand nombre de sorties seront ménagées sur le boulevard et sur la rue des Fossés-du-Temple, de manière à faciliter l'évacuation de la salle en cas d'accident. Beaucoup de bruits sont répandus au sujet des arrangements de l'administration théâtrale de M. Hostein; mais il paraît certain que jusqu'à présent on n'a pas encore terminé les négociations avec les principaux artistes dramatiques qu'il est question d'engager pour ce théâtre.

\* On parle de l'introduction d'une mesure importante pour les études musicales en France. Il est question d'envoyer désormais en Italie, pendant une année, aux frais de l'Etat, les jeunes gens des deux sexes qui auront

remporté au Conservatoire le premier prix de chant; ils perfectionneraient ainsi leurs études.

\* *Le Cri de la Pompe*, la dernière symphonie de Félicien David, a une origine assez curieuse pour que nous la rapportions. Le compositeur travaillait chez lui, lorsque le bruit d'une pompe vient l'interrompre. Il suspend son travail, espérant que le son malencontreux va cesser. Point. Il attend encore : le manège de la pompe continue. A bout de patience, M. Félicien David se remet à la besogne, mais toujours même interruption. Enfin, l'artiste change de note; le voilà qui introduit dans la symphonie le bruit importun lui-même, et fait *le Cri de la Pompe*.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Saint cloue à DÉJEK I, Lancelot à hune scie grande hotte, heure que long NE lave, oie, Pluton, bec en vapeur.  
(Saint-Cloud a des jets qui lancent l'eau à une si grande hauteur, que l'on ne la voit plus tomber qu'en vapeur.)

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

**Plus de Cheveux blancs !** L'EAU MEXICAINE, de M<sup>me</sup> J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompte et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Enveloppes postales** D'AUTHENTICITÉ 2 FRANCS ET DE SÉCURITÉ, le cent, approuvées par M. le ministre des finances et recommandées au public par M. le directeur-général des postes. (Voir le prospectus qui se distribue à la papeterie MARION, cité Bergère, 44.) Le chef de cette maison ne se borne pas, comme on le voit, aux innovations de luxe, il cherche aussi s'il y a mieux à faire que ce qui a été fait dans les objets d'utilité. — Papier de poste, 8 fr. la rame.

**Angleterre.** M. Henry D. Holland, agent expéditeur, n° 7, Little Tower street, à Londres (par autorisation spéciale des directeurs de la Douane Royale), a l'honneur d'informer les maisons de nouveautés, à Paris, qu'il se charge de la réception et de l'expédition de modes, etc.; il se charge aussi de l'encaissement et de la remise sur Paris du montant des factures. — Agent à Paris, M. Maréchal, 327, rue Saint-Honoré.

**Fleurs naturelles,** spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.